

# **Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de  
sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **32 (2006)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

*Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.*

*Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.*

*Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.*

André Ducret, *L'Art pour objet. Travaux de sociologie*, Bruxelles, La Lettre volée, 2006, 191 pages

L'ouvrage d'André Ducret est une compilation de six articles publiés en revue depuis une dizaine d'années, auxquels s'ajoutent deux inédits. Il est divisé en trois parties, « Études » (textes 1 à 3), « Lectures » (textes 4 à 7) et « Positions » (textes 8 et 9). L'exposition des articles obéit à une logique non pas chronologique, selon l'ordre des publications, mais bien thématique, suivant l'ordre du discours, même si l'unité de ce type d'ouvrage est, de par sa nature même, artificielle. Mais cette hétérogénéité est à la mesure de la stimulation que ce livre est susceptible de créer dans l'esprit du lecteur, comme on va le voir.

Dans le premier texte (« Mondrian écrivain. Question de méthode », 1994), André Ducret suit pas à pas le cheminement d'un peintre pour lequel il ne cache pas son admiration, Piet Mondrian, depuis ses rapports avec Doesburg, ses liens avec la revue *De Stijl*, le futurisme et Marinetti, jusqu'aux Dadaïstes et les Surréalistes. Faisant état de la longue solitude et de l'insuccès auxquels Mondrian a été confronté, André Ducret évoque également les nombreuses réflexions que le peintre entretenait au sujet du langage, ce qui ne laisse pas d'être paradoxal quand on sait que Mondrian lisait fort peu.

Dans le second article (« L'artiste à l'œuvre. Une autoconstruction de la valeur? », 2000), André Ducret relate, d'abord, les « af-

faïres » artistiques du « sprayeur de Zurich » – à savoir Harald Naegeli – qui, au milieu des années 1970, a défrayé la chronique, puis celle, plus récente, du « bisou » – de Vincenzo – qui a tout autant fait parler d'elle en Suisse. L'auteur analyse de façon très minutieuse les controverses que ces affaires ont suscitées en voyant que l'identité des acteurs en présence n'est pas un préalable mais bien une conséquence de tout un processus vulnérable à l'investigation sociologique. Le sprayeur de Zurich est-il un graffiteur badigeonnant illégalement les murs des villes pour notre plus grand malheur ou bien est-il un artiste exigeant qui prend des risques pour notre plus grand plaisir? Vincenzo, en plaçant au cœur de Genève un énorme bloc de marbre de Carrare sans autorisation, est-il un artiste de talent mettant en valeur les ressources de l'espace urbain ou est-il un brigand qui cherche à extorquer l'assentiment de la collectivité en la mettant devant le fait accompli? C'est dans cet espace de qualification que vont se déplacer tous ceux – artistes, conservateurs, juges, journalistes ainsi que tous les citoyens concernés – qui auront à statuer à la fois sur l'identité des auteurs (artistes ou imposteurs?) et celle des objets (art ou imposture?). Car l'identité d'« artiste » peut se faire – comme ce fut le cas avec le « sprayeur » – mais aussi se défaire – avec l'affaire du « bisou ». Dans un tel conflit, le sort réservé aux êtres en présence dépend, pour une bonne part, de la qualité des alliés et, aussi, de leurs arguments. Nombreux dans le cas de Naegeli

– la démarche a, selon certains experts, des qualités historique, esthétique, pratique, critique, civique et même touristique –, ils ont été plus difficiles à assembler dans le cas de Vincenzo. Le récit des nombreuses péripéties de ces deux affaires permet à André Ducret de relativiser la portée du modèle ternaire – où s’articulent création par le créateur, réaction par le public, et intégration par les institutions – développé par Nathalie Heinich tant la complexité des cas évoqués ici rend impossible une telle simplification d’inspiration diffusionniste.

Dans le troisième article (« Le goût mis à l’enquête », 1996), André Ducret fournit les résultats d’une étude de terrain qui visait à rendre compte de l’opinion de la population au sujet de différents projets concourant pour une intervention artistique sur le bâtiment universitaire Uni Dufour à Genève. Après avoir montré les limites de son enquête par questionnaire – notamment liées à la faible représentativité des répondants –, l’auteur tente d’analyser les résultats recueillis en adoptant la grille d’analyse développée, il y a une quinzaine d’années, par Nathalie Heinich et où celle-ci tentait de mettre au jour les *registres de valeur* des acteurs dans leurs opérations de qualification et de critique. André Ducret n’applique pas à la lettre le modèle puisque, aux registres esthétique, civique, pratique (appelé fonctionnel chez Heinich), il adjoint les registres symbolique, intégriste, polémique et naturaliste. L’intérêt d’une telle démarche est évidemment de donner toute sa place aux propos des acteurs, dans toute leur singularité et leur littéralité, invitant par là à toucher du doigt la réalité de l’expérience vécue des personnes. Cela nous donne l’occasion de rire – et non de nous rire – de certains propos des acteurs parfois capables d’un humour féroce lorsqu’ils sont aux prises avec des projets qui leur inspirent un certain scepticisme. Une fois encore, c’est l’occasion pour André Ducret de relativiser le modèle de Nathalie Heinich, laquelle faisait dépendre d’une manière exagérée la sollicitation du registre esthétique des seules ressources culturelles : « Considérer que le

détachement esthétique serait réservé aux mieux dotés en capital culturel tandis que les autres devraient n’en rester qu’au seul registre éthique, sinon moral, pour s’indigner de ce qu’ils voient ou, à l’inverse, y adhérer sans trop réfléchir, est une idée devenue banale en sociologie de la culture. En l’occurrence, une telle posture s’avère bien le fait d’une minorité, mais au sein d’une population d’enquête dont la composition sociale est relativement homogène. Aux yeux de certains adversaires du concours, se placer sur le seul terrain du goût apparaît plutôt comme une déficience, un « manque de culture » (p. 80–81).

C’est pour l’essentiel Adorno qui fait l’objet de toute la seconde partie. Dans le quatrième texte de l’ouvrage (« Les manières de recevoir. À quoi sert encore Adorno ? », 2004), André Ducret se demande dans quelle mesure Adorno peut encore servir au sociologue d’aujourd’hui et s’il faut, ou non, « abandonner ces textes, passés de mode, à la critique rongeuse des souris » (p. 85). Certes, poser la question, c’est y répondre, et bien sûr favorablement. Dans cet article, l’auteur retrace le parcours d’Adorno, après sa fuite de l’Allemagne nazie, aux États-Unis. Et c’est particulièrement la collaboration entre Adorno et Lazarsfeld qui retient l’attention de notre auteur, notamment leur travail pionnier sur la réception de la radio. Les deux hommes avaient des divergences de fond sur la manière de faire de la sociologie. Pour Lazarsfeld, il fallait privilégier le terrain, mener des études quantitatives à grande échelle et adopter la neutralité axiologique ; pour l’autre, il fallait à tout prix maintenir la sociologie sous le contrôle de la philosophie et renoncer à toute neutralité axiologique, traitée comme illusoire et de toute façon pas souhaitable. Cette absence de neutralité se réfléchit dans la typologie très normative que ce dernier avait essayé de dresser de l’auditeur de radio. Ainsi Adorno « n’échappe pas [...] au reproche, non seulement de faire peu de cas du principe de neutralité axiologique, mais encore de réduire, voire de rater son objet, plus complexe, plus ambivalent, plus chamarré que ne le laisse percevoir un tel tableau – ce

qui n'est pas le moindre des paradoxes pour un penseur à ce point sensible aux détails les plus infirmes de l'existence ainsi qu'en témoignent ses célèbres aphorismes » (p. 92). Cette forte normativité ne saurait éclipser, selon André Ducret, le caractère constructif des critiques adorniennes visant les enquêtes quantitatives effectuées trop rapidement et l'exigence méthodologique selon laquelle l'étude de réception ne doit en aucun cas se faire à distance de l'analyse de la production, c'est-à-dire de l'œuvre. Pour André Ducret, en effet, le rejet de l'autonomisation de l'étude de réception est une exigence méthodologique qui demande que soient articulés les trois moments de la production, de la médiation et de la réception : « Si la nécessité de mener des études de terrain ne fait aucun doute à ses yeux, il voudrait aussi [...] qu'on prenne en compte les œuvres dans leur singularité telle que la dévoile une musicologie inspirée par la théorie critique. Il ne suffit pas d'examiner les réactions que suscitent ces œuvres à l'aide de dispositifs de recherche plus ou moins sophistiqués, ou encore de s'en tenir à l'interprétation de leurs interprétations sous le prétexte que d'autres disciplines seraient mieux armées que la sociologie pour s'occuper du reste, mais il convient d'inclure l'analyse de ce qui est reçu dans celle des manières de recevoir » (p. 96). Cette affinité avec Adorno se retrouve dans l'article suivant (« *Teddie goes to Hollywood*. Du jazz au cinéma : la genèse du concept d'industrie culturelle », 2005) même si celle-ci est constamment limitée par une normativité qui, si elle peut être instructive en tant qu'*objet* d'analyse – chose qu'André Ducret ne semble pas entrevoir –, ne peut plus guère servir comme *instrument*. Le mépris esthète de l'objet fut ainsi le principal obstacle sur lequel buta Adorno, qu'il s'agisse du cinéma naissant, nécessairement basement commercial, de ses spectateurs, forcément aveuglément manipulés, ou encore du jazz, ce qui lui valut les foudres d'Howard Becker : « Je fus très déçu de voir qu'il jugeait que le jazz était une « musique de la jungle », ce qui me prouvait qu'il ne connaissait vraiment rien au jazz et qu'il était capable de racisme, chose

surprenante pour un réfugié de l'Allemagne nazie. Je me dis alors, et je n'ai pas changé d'avis, qu'il est inutile de perdre son temps avec quelqu'un capable de telles erreurs » (p. 115). Cette absence de distanciation était aussi condamnée par Silbermann, chose qu'André Ducret étudie dans l'article suivant (« La controverse entre Adorno et Silbermann à propos de l'objet en sociologie de la musique », inédit). Tout opposa les deux hommes : la réputation scientifique, la position dans le champ académique, la posture épistémologique. Pour l'un, Adorno, la neutralité axiologique était une chimère, puisque « n'importe quel jugement obéissant à la logique du prédicat – inclut une dimension critique si bien qu'en faire abstraction serait tout aussi arbitraire que le fait d'hypostasier telle ou telle valeur » (p. 144), quand, pour l'autre, Silbermann, elle devait définir l'éthique professionnelle de tout sociologue digne de ce nom, au point qu'il déniait à Adorno jusqu'à la qualité de « sociologue ». Tous, en tout cas, s'accordent, à des degrés divers il est vrai, sur le fait qu'il ne saurait être question d'autonomiser la sociologie de la réception du « solarium opéral », si l'on permet l'expression. C'est cette thèse qu'André Ducret tente de défendre dans le premier article de la troisième et dernière partie (« *Roll over Beethoven*. La sociologie des arts aux prises avec le polythéisme des valeurs », 2003) où il reproche à Nathalie Heinich, celle de *La Gloire de Van Gogh*, de n'avoir pas évoqué les œuvres du peintre mais seulement la façon dont les œuvres – et, devrait-on ajouter, leur auteur – ont été reçus. Le refus d'aborder les œuvres de front, craint André Ducret, pourrait ouvrir la porte à un relativisme débridé alors que le regard sociologique, fût-il constructiviste, doit être à même de mieux prendre la mesure de la grandeur de l'art et de l'artiste, selon la vision défendue par le Bourdieu des *Règles de l'art*.

C'est avec la question des controverses en sociologie de l'art qu'il termine son ouvrage (« Les sociologues de l'art ont-ils des controverses scientifiques ? », inédit) en analysant en détail le conflit épistémologique qui opposa

l'école de Francfort – normative et critique – à celle de Cologne – où la neutralité devait avoir toute sa place. De telles controverses sont loin d'être dépassées. Elles agitent périodiquement le monde de la sociologie de l'art ou de la culture, parfois d'une façon très âpre. Elles fournissent en outre une illustration du régime de scientificité propre aux sciences sociales, mis au jour par Jean-Claude Passeron, où l'entente de tous ses membres est beaucoup plus problématique que dans les sciences « dures » où la construction du consensus et la convergence vers l'accord semblent plus faciles à établir.

Si André Ducret n'emporte pas toujours la conviction – son refus « adornien » de toute autonomisation de l'étude de réception nous paraît être la conséquence d'un effet de légitimité de l'objet artistique induit par une distanciation insuffisante –, il n'en demeure pas moins que sa contribution est triplement utile: d'abord, sur le plan historique, par les mises en perspective qu'elle propose, ensuite, sur le plan philologique, par les textes néerlandais et allemands qu'elle rend pour la première fois disponibles en français; et sur le plan épistémologique, enfin, parce qu'elle a le mérite de relancer le débat sur ce qu'il convient de faire, et comment, lorsqu'on pratique la sociologie de l'art.

*Pierre Verdrager*  
23, rue Pierre et Marie Curie  
93170 Bagnolet  
France  
*verdrager@free.fr*  
Tél. 00 33 1 43 60 61 58

Stéphane Fleury, Dominique Gros et Olivier Tschannen, *Inégalités et consommation*, Paris, L'Harmattan, Questions sociologiques, 2003, 286 pages

« *Inégalités et consommation* » de Stéphane Fleury, Dominique Gros et Olivier Tschannen, est issu d'une recherche effectuée entre 1996 et 1999 à l'Université de Neuchâtel, co-

financée par le Fonds National Suisse (FNS) et l'Office Fédéral de la Statistique (OFS). A ses origines, cette recherche visait à améliorer les instruments d'analyse de l'OFS ainsi qu'à dispenser un nouvel enseignement à l'Université de Neuchâtel. Elle représente la première analyse sociologique de la consommation des ménages suisses « puisque jusqu'alors les données relatives à la consommation récoltées par l'OFS n'avaient donné lieu qu'à des exploitations économiques et économétriques » (p. 7). Cette approche « traditionnelle » partait de l'idée d'une forte correspondance entre les types et niveaux de la formation d'une part, et de la profession et de la position occupée d'autre part. Néanmoins, force est de constater, que les comportements de consommation se sont complexifiés dès la fin des années 1960 avec « l'essoufflement des formes traditionnelles de luttes sociales » (p. 14). Il en découle qu'aujourd'hui un nouveau modèle des comportements de la consommation s'impose, une démarche qui est initiée en Suisse par l'ouvrage de Fleury, Gros et Tschannen. Un tel modèle doit appréhender la stratification sociale en termes de goûts et de styles de vie des acteurs (le choix de ce terme traduit l'idéologie du consommateur actif, contrairement à l'individu consommateur soumis au déterminisme social) et ceci d'une manière dynamique et évolutive. Cet objectif de taille est rendu possible par le développement technique et analytique sous forme d'analyses statistiques multivariées<sup>1</sup>. La relativement longue période écoulée entre la récolte des données et la publication de « *Inégalités et consommation* » reflète bien les différentes contraintes du champ scientifique, telles que la recherche de fonds et l'instabilité professionnelle due aux contrats à durée limitée.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties. La première traite de l'état actuel de

1 La base de données fut récoltée en 1990 par l'OFS. Elle comporte 26'157 personnes, regroupées en 10'177 ménages et réparties en douze échantillons mensuels ainsi que 729 variables décrivant les caractéristiques socioprofessionnelles de ces ménages.

la recherche, de l'approche théorique et des outils statistiques choisis par les auteurs; la deuxième présente l'analyse des inégalités sociales ainsi que des comportements de consommation des ménages, avec un accent sur l'alimentation.

Le noyau théorique qui rend « Inégalités et consommation » éminemment sociologique se constitue de Maurice Halbwachs, de Thorstein Veblen et de Pierre Bourdieu. Si le premier apporte le modèle de la différenciation des goûts en fonction des milieux sociaux, le deuxième traite de la consommation ostentatoire des dominants et Bourdieu, dans « La distinction : critique sociale du jugement de goût » (1979), présente la synthèse de ces auteurs, en analysant notamment les consommations banales comme des révélateurs d'habitus de classe.

L'objectif de Fleury, Gros et Tschannen « est d'identifier les logiques d'opposition les plus significatives en matière de comportements de consommation des ménages, puis de tester leur ancrage dans une représentation structurelle classique de la société suisse. (...) nous devons travailler sur deux tableaux à la fois, d'une part sur celui des variables de consommation, d'autre part sur celui de la structuration du monde social » (p. 37). La méthode qui en découle et qui avait déjà inspiré Bourdieu, est d'abord celle de l'analyse des correspondances multiples (ACM) qui « permet de faire ressortir de manière multidimensionnelle les règles d'associations les plus fortes entre les diverses caractéristiques de profils des ménages » (p. 37). Ces caractéristiques de profils sont donc des variables explicatives du comportement de consommation, telles que le niveau de formation, la situation professionnelle, la situation d'activité, le sexe et l'âge, tout en incluant des variables supplémentaires, telles que le lieu de résidence et l'état civil. Cette méthode est destinée à découvrir des structures, à décrire et explorer des données et à visualiser des données qualitatives complexes. De par sa nature exploratoire, et comme les auteurs le mentionnent clairement, elle ne sert pas à tester une hypothèse. Deuxièmement, ils ont

regroupé les variables de consommation, c'est-à-dire les dépenses mensuelles par produit, en catégories englobantes telles que l'alimentaire, les loisirs etc. et les ont soumises à une analyse en composantes principales (ACP). Toujours sans hypothèse préalable, cette méthode permet de mettre en évidence « les dimensions d'opposition les plus significatives quant aux comportements dans chacune des catégories de produits » (p. 38). Troisièmement, ces deux méthodes ont été croisées afin « de tester la relation entre les logiques de distinction en matière de consommation et les structures de correspondances des caractéristiques de profils des ménages » (p. 38).

Le travail analytique de Fleury, Gros et Tschannen démontre, approfondit et élargit le modèle bourdieusien. De plus, comme le notent les auteurs, « (...) en situation de crise, les mécanismes de distinction sociale révélés par les analyses se renforcent, (que) leur visibilité devient plus manifeste avec l'aggravation des disparités entre les milieux les plus et les moins favorisés » (p. 9). Autrement dit, le modèle de La Distinction de Bourdieu s'apparenterait d'avantage aux cycles économiques de crise qu'à ceux de la croissance.

Selon les auteurs, leur analyse n'a pas débouché sur des résultats révolutionnaires : les comportements de consommation des ménages ne sont pas aléatoires, car ils reflètent dans une certaine mesure la stratification sociale en Suisse. En matière de distinction, le pouvoir économique joue un rôle important pour les dépenses dans les domaines du logement et de l'énergie, des loisirs et de la culture, des transports et de la communication, de l'aménagement du logement et des autres biens et services. Cette stratégie de distinction à travers le logement et la voiture de standing et les sorties à l'opéra est facilement repérable. D'autres stratégies de distinction sociale, telle que la consommation de produits alimentaires frais mais hors-saison (cuisine dite moderne), est plus discrète mais plus intense. Par ailleurs, la consommation alimentaire est fortement influencée par le type de ménage, notamment par la paire taille-position sociale

des ménages. L'opposition entre s'alimenter à l'extérieur ou à la maison et d'une façon dite saine ou malsaine s'observe tout particulièrement parmi les ménages à une personne active et en fonction du sexe de cette personne. Autrement dit, les hommes vivant seuls ont une forte propension à prendre des repas plutôt malsains dans un restaurant, café ou cantine, accompagnés d'alcools et de tabac. Pour ce faire, ils dépensent « presque 30% de leur budget alimentaire » (p. 278). Bien que l'habitus féminin soit plus économe et sain, il ne favorise cependant pas les rencontres entre personnes vivant seules. Ce qui pourrait expliquer leur consommation en abats et os, probablement destinés à leurs chats et chiens de compagnie et leur préférence notoire pour les douceurs, notamment pour la confiserie offerte par les hommes.

L'analyse statistique et la présentation des résultats englobent les quatre cinquièmes du livre. Si cette envergure manifeste le souci d'exhaustivité des auteurs, elle comporte le risque que le lecteur s'y perde. Ce risque est néanmoins contrecarré par la présentation très structurée de chaque étape méthodologique et de ses résultats en sous-titres. Pour le lecteur aux intérêts ciblés et pour augmenter la maniabilité du livre, il aurait été souhaitable que la table des matières reflète cette forte structuration ou que soit ajouté un index, ce qui aurait fait de « Inégalités et consommation » un ouvrage de référence.

De par l'austérité de son style, « Inégalités et consommation » est loin d'être un manifeste sociopolitique. Néanmoins, il convainc sur plusieurs dimensions. Tout d'abord par la cohérence entre la théorie et la méthode, la présentation et la structuration détaillée des étapes et des résultats. L'argumentation est rigoureuse et présentée d'une façon qui le rend agréable à lire, du moins pour un public intéressé en la matière et plutôt avisé en statistique. Bien que les résultats ne soient pas spectaculaires, il faut souligner que « Inégalités et consommation » est la première analyse sociologique de la consommation des ménages en Suisse. De plus, les auteurs n'ont pas hésité à choisir une

approche bourdieusienne, approche souvent réduite à et critiquée pour son déterminisme. L'ouvrage de Stéphane Fleury, Dominique Gros et Olivier Tschannen, constitue donc une solide base pour un suivi de la consommation des ménages suisses. Au vu de la richesse des résultats, il serait souhaitable que d'autres méthodes (par exemple qualitatives) et disciplines (telles que la sociologie de la famille, du genre etc.) poursuivent le travail amorcé par « Inégalités et consommation » en permettant ainsi de poser un autre regard que celui de l'économétrie ou du marketing sur cette activité humaine fondamentale.

*Yvonne Jaenchen*

*Département de sociologie, Université de Genève*

*Yvonne.Jaenchen@socio.unige.ch*

*Adresse privée : 16, rue des Allobroges  
1227 Carouge*

Lionel Thelen – L'exil de soi. Sans abri d'ici et d'ailleurs – Publications des facultés universitaires Saint Louis, Bruxelles, 2006, 318 pages

Publié en début d'année 2006, l'ouvrage de Lionel Thelen portant sur les sans abri est le fruit d'un long travail d'enquête conduit en Belgique, en France et au Portugal. Chaque séquence de son livre retrace les épisodes les plus marquants de son périple et nous propose ensuite des schémas explicatifs en multipliant les angles d'approche et en s'appuyant sur son expérience personnelle. Destiné avant tout aux spécialistes de la pauvreté et de l'exclusion, cet ouvrage à lecture passionnante intéressera sans nul doute tous ceux qui, en raison de leur activité professionnelle ou de leur engagement militant, sont restés sensibles à la détresse humaine.

Les raisons qui ont poussé Lionel Thelen à se lancer un important défi (distribuer de la nourriture, fréquenter les centres d'accueil, vivre à plusieurs reprises au contact direct des sans abri en se faisant passer lui-même pour un sans abri...) témoignent d'une vo-

lonté de comprendre, au plus profond de son être, les raisons qui conduisent des hommes et des femmes à mener une existence aussi difficile. Dans cet univers quasi clandestin (qu'il compare aux institutions totales décrites par Goffman), il étudie des comportements et noue des contacts personnels avec ceux que l'on qualifie souvent de marginaux ou d'asociaux. Plutôt que de s'en tenir au seul point de vue des travailleurs sociaux, ce jeune chercheur s'est donc déplacé dans les jardins publics et sous les ponts; il a visité les soupes populaires et les centres d'accueil mais il a aussi rencontré des personnes qui préfèrent s'adonner à de petites occupations (ce sont des gardiens de voiture, des vendeurs à la sauvette...) plutôt que de vouloir faire prévaloir leurs droits. Cette posture, trop peu valorisée dans les manuels d'initiation à la recherche, lui a également permis de nous proposer un retour réflexif à partir de sa propre observation des conduites. Bien qu'il soit illusoire d'en décrire toute la subtilité (nul ne peut trahir un cheminement intellectuel qui alterne des raisonnements inductifs provenant de sa confrontation au terrain et un réexamen de la littérature provenant d'Europe et des Etats-Unis) nous pouvons tout de même évoquer quelques points saillants de son analyse.

Parmi les principaux points théoriques figurant dans son ouvrage, nous mentionnerons la présence d'une étude approfondie des processus de désocialisation qui se situe dans le droit fil des enquêtes déjà réalisées par Alexandre Vexliard au sujet des clochards parisiens. Rappelons brièvement que, dès les années 50, Vexliard avait identifié des seuils de tolérance à la désocialisation. Pour la grande majorité d'entre eux, les sans-abri parviennent à faire face et à s'en sortir, mais il reste une frange, certes réduite, qui s'adapte tant bien que mal au monde de la rue. Comme le souligne Lionel Thelen, la meilleure adaptation possible reviendrait à se replier sur soi-même. Le sentiment d'humiliation est moins présent, tout comme le souci de se mettre

en relation avec les autres<sup>2</sup>. Finalement, la réunion de ces divers éléments constituerait un capital de survie qu'utiliseraient les SDF pour être en mesure de supporter le froid, la faim, la fatigue et la peur.

Ne soyons pas naïfs pour autant : même si certains utilisent au mieux leur faculté de débrouillardise, le monde de la rue reste un redoutable univers et chacun sait que nombreux sont les sans abri qui présentent des troubles psychiques et devraient être suivis par des professionnels de la santé. Les hypothèses que Lionel Thelen parvient d'ailleurs à établir au sujet des conditions de vie de ces personnes fragilisées par la maladie nous invitent à réfléchir au sujet de leur résistance physique et psychique. Au terme de son voyage dans les rues de Paris, Lisbonne, Bruxelles et Liège, on retiendra probablement que des solutions ont été envisagées pour répondre à ces situations d'urgence. Mais l'accueil dans les centres d'hébergement n'est pas toujours très chaleureux, et ce que nous transmettent les descriptions et les extraits d'entretien c'est bien une image réaliste du sort qui leur est réservé. Rien donc de plus naturel que d'avoir recours à des palliatifs (tabac, alcool, haschich) et de franchir un seuil en dessous duquel toute chance de réadaptation serait compromise.

Ces points de bascule, ces situations de liminalité (ou entités transitionnelles selon Turner), ces moments durant lesquels les individus « *nagent entre deux eaux* » ou « *flottent entre deux mondes* » constituent une étape charnière dans la *carrière* des sans-abri. Afin de les étudier de façon rigoureuse, nous pourrions être tentés de croire que, d'un pays à l'autre, le montant des aides sociales et les moyens accordés aux œuvres caritatives influeraient sur les conditions de vie des sans abri. Or, c'est une toute autre image que nous renvoie Thelen et ce point mériterait justement d'être approfondi. Quel que soit

2 Sur ce point voir également: L. Thelen; Rationalité et sans-abrisme: la désocialisation comme ultime stratégie adaptative; Revue suisse de sociologie, vol 31, 2005, n°1, pp. 123–143.



le niveau de développement économique ou le montant des aides auxquelles ils peuvent prétendre (on sait que ces aides sont moindres au Portugal qu'en Belgique ou en France), l'attitude des sans abri présente des similitudes. En général, les SDF optent pour les situations de retrait. Dans certains cas, ils se détournent des dispositifs et nouent des relations ambivalentes avec ceux qui sont chargés de leur porter secours. Bien qu'elles tentent de mettre au point des stratégies pour garder, coûte que coûte, une place dans le

monde de la rue, ces personnes en viennent progressivement à négliger leur corps et à se montrer insensibles à leurs émotions. Et c'est en ce sens que l'on peut véritablement parler de nudité sociale et d'exil de soi.

*Alexandre Pagès*  
*Département Carrières sociales de l'IUT de*  
*Belfort*  
*rue Engel Gros, F-90000 Belfort*  
*Pagesalxdre@aol.com*